

Autos des plénipotentiaires allemands qui menèrent les négociations.

ture ! Ce fut dans ce petit salon, pareil à un boudoir, que se fit l'ultime délibération des parlementaires ; ce fut de là que, ce matin, aux approches de 5 heures, ils partaient pour aller signer, non de là, dans un autre wagon, le Maréchal résidant aussi, depuis trois jours, dans son train, les quelques articles dont on connaît à présent la teneur.

Ils attendent dans cette gare depuis deux heures, car l'embouteillage des routes, vers l'avant, de la Capelle à Homblières, a retardé l'arrivée des voitures qui doivent les emporter. Elles arrivent enfin, à 16 h. 1/2, amenant le commandant de Bourbon-Busset et les deux officiers qui doivent accompagner avec lui la mission jusqu'aux lignes, en avant de Chimay, déjà.

Les voitures armoriées de l'aigle germanique, marquées des initiales G. H. Q., sont maintenant rangées devant un pan de mur où un obus a ouvert une brèche qui servira aujourd'hui de porte d'honneur.

Le général von Winterfeld surgit le premier de la pénombre des ruines, au seuil de cet étrange porche. C'est une vision que je n'oublierai de longtemps, car la figure est de saisissant caractère, — la seule vraiment qui impressionne, dans le groupe des huit à dix hommes qui vont nous apparaître tour à tour. La tête est chenue déjà, grisonnante, au moins. Le masque est pâle, d'une pâleur mate, sur laquelle se détache insensiblement, dans cette lumière qui décline, la courte moustache grise, ombrageant à peine une lèvre mince, sans bonté. Mais deux yeux sombres, froids, inexorables, animent, éclairent d'une inquiétante lueur ces livides blancheurs. Il semble que jamais cette physionomie de marbre dur ne doive sortir de son impassabilité. Quand, tout à l'heure, au cours d'une conversation qui ne vient pas jusqu'à mes oreilles, le commandant de Bourbon-Busset lui arrachera un demi-sourire glacé, on en éprouvera comme de la stupeur.

Le général est enveloppé d'un ample manteau gris à col de fourrure, que serre à la taille un ceinturon de cuir. Il porte, comme tous les militaires de la mission, jusqu'au sous-officier chef de convoi, une arme courte, une sorte de petit glaive plat, oserai-je dire un coupe-chou ? Sur sa casquette sont relevées des lunettes d'automobiliste. — car, sauf M. Erzberger, qui s'enfourne en hâte dans sa voiture, au flanc de laquelle est accroché le drapeau blanc, roulé, cette fois, tous vont voyager en voitures découvertes. Nulle dorure, sur cet uniforme sobre, que les pattes des épaules, insignes du grade. Et, ainsi, il a grande allure, de la « branche », énormément de branche, un air de distinction dans les manières qui tempère la dureté de la physionomie. Si bien que, derrière cet homme, le secrétaire

d'Etat d'Erzberger, chef de la mission, pourtant, gras, repu, l'œil préoccupé, lointain derrière un binocle d'or, l'ambassadeur comte von Oberndorff, petit, quelconque d'aspect, le capitaine de vaisseau Vanselow, obèse vulgaire, tout doré, jusqu'au poignard de sa ceinture, font figure de comparses. On ne retrouve quelque tenue qu'au général von Gündell, secrétaire d'Etat, comme Erzberger, qui prendra, dans la première voiture, la gauche du général von Winterfeld.

Celui-ci, après un moment d'entretien avec le commandant de Bourbon-Busset, qui dirige les préparatifs du départ, s'est assis, en attendant qu'on achève de charger d'encombrants bagages. Il a tiré de son étui un cigare, l'a perforé méthodiquement à l'aide d'un petit instrument qui fait clic. Le grand sous-officier chef de convoi a vite allumé un briquet et le tend au fumeur.

On est presque prêts. Le commandant de Bourbon — de très belle allure, vraiment, sous le dolman noir et argent — pose à haute voix, en français — langue diplomatique ! — quelques questions aux chauffeurs, leur donne les dernières instructions. Le général von Winterfeld prend la peine de traduire, — et le commandant, qui possède admirablement l'allemand, est à même de constater qu'il le fait avec autant d'exactitude que d'aisance.

Enfin le commandant monte en voiture. Son auto s'ébranle avec celle des deux officiers qui l'accompagnent et pilotent tout le cortège. Vers quels destins s'en vont ces hommes qui viennent de jouer un si grand rôle ? M. Erzberger, sans doute, demeurera ministre. Mais le général von Winterfeld ? Mais les autres ? Peu nous chaut, au surplus.

Nous sommes là une poignée, deux ou trois civils, de tout jeunes gens, des soldats, accrochés en grappes à des décombres écroulés. Et dans le crépuscule monte une clameur. Le même cri qui avait accueilli, à l'arrivée, les envoyés du kaiser, les salue au départ : — Vive la France ! Vive la France !

Au retour, je suivis comme un chemin de féerie. Nous n'étions pas encore très loin des lignes. La joie des vainqueurs se manifestait véhémentement, à ce demi-arrière. Les aviateurs brûlaient leurs derniers feux d'atterrissage, les fantassins leurs dernières fusées ; des rayons de projecteurs illuminaient le ciel. C'était une orgie de lumières, et c'était un enchantement. Jamais je ne verrai plus beaux décors que les ruines imposantes du château de Chiry dressées, fantomatiques, légères comme un mirage, dans une lueur de pur diamant, ou que ces bois hachés par les obus, déchiquetés, leurs troncs, leurs branches mutilées gesticulant tragiquement sur de fulgurantes flammes, sur des embrasements d'incendie. Jamais je ne verrai pa-



Le capitaine Thuillies, qui reçut aux avant-postes français le 7 novembre les délégués allemands qui venaient demander la cessation des hostilités.

reil, aussi gigantesque feu d'artifice, — une fête de nuit de 30 ou 40 kilomètres! — et voilà pour m'éloigner à jamais des puéris prestiges du théâtre, si pâles auprès de ces splendeurs.

Ce jour est sans doute, à tous égards, pour ceux qui redescendent le versant, le jour culminant de leur vie. »

Foch, partit de Senlis, par train spécial, auquel était attaché un wagon-bureau et un wagon-restaurant de la Compagnie des Wagons-lits; la voiture célèbre dans laquelle fut signé l'armistice.

Passant à Compiègne le train roula vers la petite gare de Rethondes, 10 km. de l'endroit prénommé, dans la direction de Soissons dans la forêt Laigue. Un peu plus loin que la gare proprement dite une voie latérale descendit se subdivisant à son tour en deux lignes. La voiture de Foch fut placée sur l'une d'elles. L'autre étant réservée au train des allemands. Ici, dans la forêt, à proximité de la petite ville aurait lieu la décision suprême.

A cause de la cessation du feu, le bruit court prématurément à Paris que l'armistice était signé. Le soir arriva la nouvelle de la délivrance de Sedan ce qui provoqua sur les boulevards une explosion de joie. On apprit en même temps les nouvelles de la révolution en Allemagne.

Foch était accompagné de son chef d'état-major, le général Weygand, du commandant Redinger, du commandant de Mierry, le traducteur Laperche, deux ordonnances, le capitaine Boutal et l'officier-traducteur Pupier.

Du côté anglais se trouvaient là l'amiral Sir Rosslyn Wemyss et l'amiral Hope.

On attendit les plénipotentiaires.

Ils devaient se présenter aux avant-postes vers 17 heures : c'est à 21 heures seulement qu'ils arrivent à Haudroy, petit hameau à deux kilomètres de la Capelle. Un capitaine du 171^e régiment les reçoit aux avant-postes et les conduit à la Capelle, où le commandant de Bourbon-Busset, chef du deuxième bureau de l'Etat-Major de Debeney, prend possession d'eux. Court arrêté à la villa Paque à la Capelle. Les automobiles allemandes s'arrêtent. Des automobiles françaises prennent les plénipotentiaires et les conduisent à Homblières, quartier général de l'armée Debeney. Souper frugal. A 1 heure et demie du matin les plénipotentiaires remontent en automobile jusqu'à Tergnier où les attend leur train spécial qui doit les conduire à Rethondes.

Vers 7 heures du matin, aux premières lueurs d'un jour d'automne, l'entourage du maréchal Foch voit apparaître le feu rouge du train qui amène les Allemands. Ce train s'engage sur la voie de garage

à rebroussement, en tête le fourgon de queue qui vient ainsi se placer à peu près à la hauteur de la locomotive du Maréchal. Il avait plu la nuit; temps triste et brumeux.

La délégation allemande comprenait, comme on sait, Erzberger, président, le comte Oberndorf, ministre plénipotentiaire; le général von Winterfeld, ancien attaché militaire allemand à Paris, commandant une division sur le front; le capitaine de vaisseau Vanselow; le capitaine Geyer, un fantassin; le capitaine Helledorf, un cavalier qui devait remplir la mission d'interprète. Il eut d'ailleurs fort peu à faire. C'est Laperche, l'interprète du Maréchal, qui se chargea de tout.

Les délégués allemands étaient accompagnés dans leur train par le chef d'escadron d'artillerie français Schütz, Alsacien d'origine, parlant admirablement allemand, qui les avait pris à Homblières, au quartier général Debeney. Le train qui devait les amener avait été préparé pendant la journée à Tergnier.

Schütz descend le premier, et se rend chez le Maréchal pour demander à quelle heure il veut bien recevoir les plénipotentiaires ennemis. Foch fait répondre qu'ils les recevra à 9 heures dans son train. En attendant, les Allemands déjeunent de fort bon appétit. La vue du beurre surtout (butter, butter!!) semble les avoir remplis de joie.

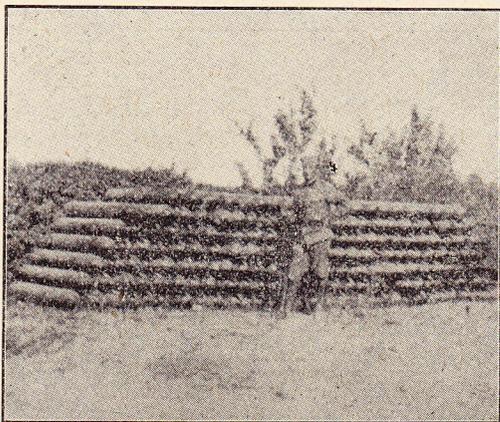
A 9 heures sonnantes, on les voit descendre de leur train, ils suivent la voie jusqu'au fourgon de queue. Pour aller d'un train à l'autre, on a établi dans la forêt un petit chemin en caillbotis. Sur leur passage, les gendarmes qui gardent le train de Foch rendent les honneurs.

Ils montent dans le wagon-bureau où ils sont reçus par Weygand assisté de Laperche, ainsi que par l'amiral Hope et un officier anglais. Petit salut sec, inclinaison de tête; aucune présentation. Les Allemands se placent à la table où leurs noms sont inscrits, ils restent debout. von Winterfeld porte la petite tenue de général de division, tunique feldgrau un peu plus courte que la nôtre, col saxe avec les attributs de général; une torsade finissant en queue de comète; une double bande rouge à la culotte; des jambières en cuir jaune, la petite baïonnette courte; il a suspendu au cou, l'aigle rouge. En arrivant il s'est débarassé de son grand manteau doublé de petit gris. Ceux qui l'avaient connu avant la guerre à Paris, le trouvent très vieilli, devenu tout blanc, très amaigri. Il a l'air très gêné, très ému, son visage est presque décomposé mais il garde l'allure de la race.

Rien de plus commun au contraire, de plus vulgaire que le capitaine de vaisseau Vanselow : tout chauve, tout glabre. C'est la brutale physionomie boche dans toute sa laideur. Le diplomate Oberndorf bien habillé portant un chapeau melon, un complet bleu, une pélicie au col de loutre, des guêtres, est très élégant d'une élégance de sleeping-car ou de Riviera. Il a de bonnes manières, une certaine distinction, mais il rappelle un peu trop les Allemands guêtres qu'on rencontrait des milliers avant la guerre dans les Palaces et les tripots de la côte d'azur.

Erzberger, c'est le gros étudiant teutonique, grand mangeur de saucisse et grand buveur de bière. Il a lui-même l'air d'un pot de bière roulant et bedonnant sur ses jambes. Des yeux très perçants, une physionomie intelligente et qui trahit une absence complète de scrupules. Il porte un manteau de voyage commun, comme en ont les commis-voyageurs d'outre-rhin. Aucun soin, aucune distinction dans sa mise abandonnée, négligée comme celle de la plupart des politiciens de tous les pays, sans oublier ceux de chez nous.

Les militaires ont l'air embarrassé, interloqué. Les civils, eux, paraissent parfaitement insouciant. Ils s'entretiennent librement, familièrement; on dirait à les voir que ce n'est pas leur



Butin pris sur les Autrichiens.

pays qui est en cause, qu'il ne s'agit pas de signer une capitulation colossale et dont l'histoire n'offre aucun précédent. A peine les Allemands placés, Weygand sort pour aller chercher Foch qui se tient dans son wagon particulier avec l'amiral Wemyss.

Quelques instants. La porte vitrée s'ouvre, le Maréchal entre le premier, le képi à triple rangée de feuilles d'or sur la tête, une serviette sous le bras. Il porte sa tenue gris fer qui est son uniforme habituel, avec ses deux rangées de décorations en ruban, la culotte rouge, des guêtres jaunes. Il a son regard perçant, ses gestes saccadés.

L'amiral Wemyss le suit, très distingué, très racé, beaucoup de chic. Foch s'arrête un instant sur le seuil, parcourt d'un regard circulaire l'assistance et fait le salut militaire. Il se place debout, au centre de la table, fait une légère inclinaison de tête, ôte son képi.

Un silence.

Le maréchal, de sa voix très nette :

« A qui ai-je l'honneur de m'adresser ? »

Erzberger, en allemand :

« Les plénipotentiaires envoyés par le gouvernement germanique. »

Il tend les lettres de crédit au maréchal qui les prend et dit :

« Je vais examiner. » Là-dessus, Foch quitte la salle avec Wemyss et rentre dans son wagon particulier. Ces lettres de crédit étaient en double expédition.

Quelques minutes s'écoulent qui paraissent longues comme des siècles. Tout le monde est debout, dans cette attente un peu pénible. Foch revient; il reprend sa place et, sans s'asseoir, dit aux Allemands :

« Quel est l'objet de votre visite ? »

Erzberger : « Nous venons recevoir les propositions des Puissances alliées pour arriver à une armistice sur terre, sur mer et dans les airs. »

L'interprète Laperche traduit sa réponse.

Foch : « Je n'ai pas de conditions. »

Erzberger, tirant de sa poche un papier, lit le texte de la note du président Wilson disant que le maréchal Foch est autorisé à faire connaître les conditions de l'armistice.

Foch : « Demandez-vous l'armistice? Si vous le demandez, je puis vous faire connaître à quelles conditions il pourra être obtenu. »

Oberndorf et Erzberger déclarent en chœur qu'ils demandent l'armistice.

Foch : « Je vais donc vous faire donner lecture des conditions arrêtées par les gouvernements alliés. »

Il s'assied et tout le monde fait comme lui.

Weygand prend la parole et lit les principales conditions. Cette lecture dure longtemps, une heu-

re environ, car il faut traduire le document. von Winterfeld a l'air de plus en plus abattu, décomposé. Les civils gardent leur insouciance.

Tous d'ailleurs, civils et militaires, écoutent sans dire un mot. Au moment où Weygand commençait à lire, on avait remis un exemplaire du document à Erzberger.

La lecture finie, Erzberger met le document dans sa poche.

von Winterfeld se lève pour faire une communication écrite. Il lit un papier au nom de la délégation allemande disant en substance qu'après avoir pris connaissance des conditions de l'armistice et bien que le gouvernement allemand soit décidé à étudier le plus rapidement possible ces clauses, un délai assez long sera évidemment nécessaire. Pour éviter que, durant ce délai, l'effusion de sang continue, on pourrait très facilement s'entendre aujourd'hui pour une suspension des hostilités.

Foch répond qu'il n'est que le mandataire des gouvernements alliés. Ce sont ces gouvernements qui ont arrêté les conditions de l'armistice et fixé le délai de soixante-douze heures. Il n'a donc pas qualité pour décider une suspension des hostilités en dehors des gouvernements.

On décide que l'heure à partir de laquelle courront les trois jours officiellement fixés pour le délai sera 11 heures (heure française). C'est donc le lundi 11 novembre, à 11 heures au plus tard, que les Allemands devront faire connaître leur réponse.

Erzberger demande la permission d'envoyer à son gouvernement un radio. Il charge Weygand de la faire parvenir par l'intermédiaire du Grand Quartier allemand.

« Nous avons eu, dit-il en substance dans ce radio, une première rencontre avec les délégués alliés. A notre demande d'une suspension provisoire des hostilités, Foch a opposé un refus formel. On nous accorde un délai de soixante-douze heures pour répondre. Le capitaine Helldorf est envoyé à Spa, porteur des conditions qui nous ont été remises. Prière de faciliter son voyage jusqu'à Berlin »

La séance est levée. Foch se retire le premier. Les Allemands partent; von Winterfeld reste le dernier pour régler l'envoi de ce radio (1).

Il est convenu que Helldorf doit reprendre le chemin inverse de celui qu'ont suivi les plénipotentiaires, et aller en automobile jusqu'à Spa, grand quartier général allemand. Il part, vers deux heures, en automobile, accompagné du commandant de Bourgon-Busset.

Aux avant-postes allemandes il fut reçu par des coups de fusil, ce qui donne une idée de la grande confusion qui régnait dans les commandements. Il fit hisser le drapeau blanc, sonner du cor, donna d'autres signes, mais rien n'y fit. Helldorf ne put continuer son voyage que dans la matinée.

L'état-major de Foch avait eu connaissance de l'incident et avait fait préparer un aéroplane, pour envoyer un officier à Spa par la voie des airs.

Dans l'après-midi du 8 novembre von Winterfeld eut un entretien avec Weygand et Hope. Le général ne cacha pas la situation périlleuse de l'armée allemande et celle de l'empire. La révolution grondait, pour combattre le bolchevisme, on devait laisser à l'Allemagne une partie de son armée, de son matériel des chemins de fer.

von Winterfeld disait incontestablement beaucoup de vérités mais son but était de faire adoucir les conditions de l'armistice. Ces pourparlers furent continués le 9.

Le major Bapst du grand quartier général alle-

(1) Particularités empruntées à Recouly : « La Bataille de Foch. »



La misère en Belgique.

mand était arrivé dans la matinée et soutint les assertions de von Winterfeld.

Il prétendit que les révolutionnaires et les spartakistes étaient complètement maîtres des têtes de pont du Rhin, que le passage des trains était impossible. L'armée était bloquée en Belgique. Se tournant vers le traducteur Laperche, il lui dit :

« Il y a juste un an, nous étions assis en face des Russes à Brest-Litovsk. Nous étions les vainqueurs; nous dictions une paix triomphale.

« Le bolchevisme est chez nous, me dit un jour un des délégués russes, prenez garde! demain il sera chez vous.

— Quand il m'a fait une pareille prophétie, ajouta Bapst, je me suis contenté de lui rire au nez, tant la seule idée que le bolchevisme pouvait seulement menacer l'Allemagne me paraissait monstrueuse, extravagante. Or, cette menace est en train de se réaliser. Il y a un an, Brest-Litovsk. Aujourd'hui, Rethondes. Quelle catastrophe, quelle dégringolade! »

Ce même jour Guillaume abdiqua.

Avant de suivre les événements, communiquons d'abord en résumé les conditions mêmes auxquelles le. Allemands durent se soumettre :

Evacuation immédiate de la Belgique, de la France, du grand-duché de Luxembourg, de l'Alsace-Lorraine.

Retour endéans les quinze jours, dans leurs pays respectifs de tous les habitants, otages, condamnés.

Livraisons de 5000 canons, dont 2500 canons lourds, 25,000 mitrailleuses, 3000 lance-mines, 1700 avions (particulièrement les appareils de bombardement pour la nuit).

Evacuation de la rive gauche du Rhin. Les alliés tiendront garnison à Mayence, Coblenz, Cologne. Sur la rive droite sera établi une zone neutre de 10 km. de profondeur.

Livraison de 5000 locomotives, 150,000 wagons, 5000 camions-automobiles.

Restitution des vaisseaux saisis pendant les hostilités. Le commandement supérieur allemand doit faire connaître dans les 48 heures toutes les mines posées; tous les puits, toutes les sources qui ont été empoisonnés.

Droit de réquisition pour les alliés dans toutes les régions occupées. L'entretien des troupes, à l'exception de celles d'Alsace-Lorraine sera à charge de l'Allemagne.

Rapatriement immédiat des prisonniers, sans réciprocité.

Evacuation par les Allemands de l'Autriche-Hongrie, de la Roumanie, de la Turquie, de la Russie.

Arrêt de toute réquisition en Russie et en Turquie.

Renoncement aux avantages des traités de Bucarest et de Brest-Litovsk.

Libre accès pour les alliés vers les contrées évacuées par les Allemands, soit par Dantzig soit par le Weichsel, afin de pouvoir ravitailler les populations et d'y maintenir l'ordre.

Retrait des troupes allemandes dans l'Est Africain.

Restitution immédiate de l'encaisse de la Banque Nationale Belge et de tous les titres saisis dans les pays occupés. Restitution de l'or Russe et Roumain.

Livraison de tous les sous-marins et pose-mines.

Désarmement des bâtiments de guerre qui seront internés dans des ports alliés : 6 croiseurs, 10 cuirassiers, 8 croiseurs légers, 50 torpilleurs; les autres seront désarmés dans les ports indiqués par les alliés.

Droit pour les alliés d'enlever toutes les mines, de faire disparaître tous les obstacles dressés par les Allemands.

Entrée et sortie libre de la mer Baltique. Maintien du blocus des ports allemands. Approvisionnement suivant les nécessités, pendant la période d'armistice.

Groupement et immobilisation de la force aérienne. Remise de tout le matériel des ports ainsi que celui du transport intérieur par voie d'eau.

Evacuation des ports de la Mer Noire; remise aux alliés des vaisseaux russes; mise en liberté des vaisseaux capturés aux neutres.

Restitution sans réciprocité des vaisseaux alliés.

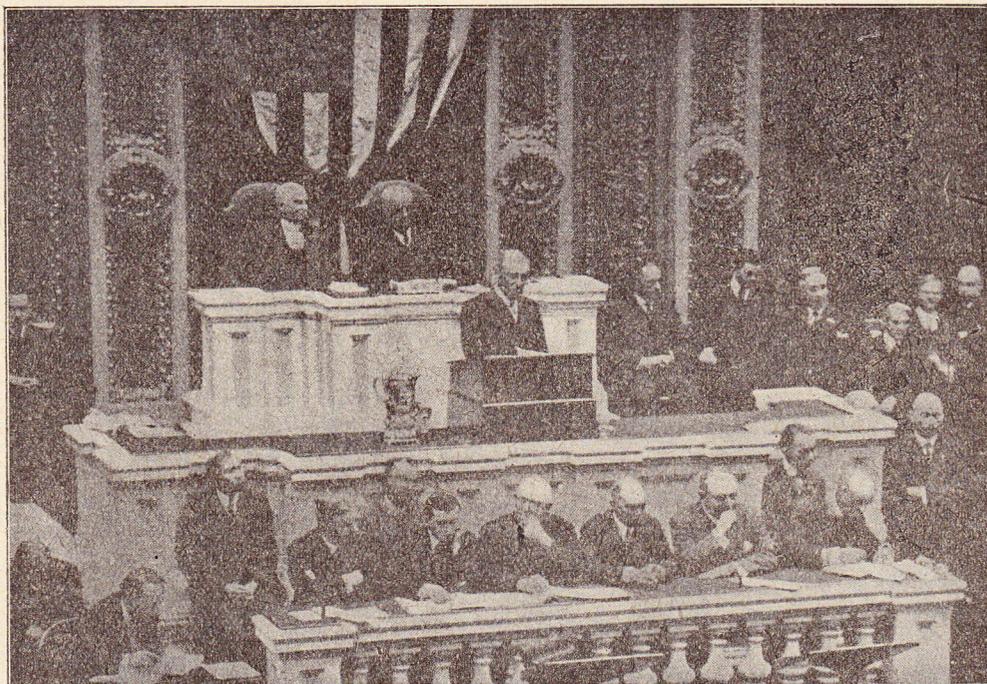
Défense de détruire des vaisseaux ou du matériel.

Liberté des mers pour les neutres.

L'armistice, conclu pour 36 jours, peut être prolongé.

Les conditions étaient dures, mais de l'avis de plusieurs personnalités, pas assez lourdes. Ceux-là voulurent une capitulation totale; l'Allemagne aurait cédé parce qu'elle n'aurait pu faire autrement. Du côté de l'Entente on tint cependant compte des réalités.

Le peuple allemand était éduqué militairement, il ressentirait cruellement sa défaite. Une plus grande humiliation pourrait le pousser au désespoir; à un refus violent ce qui provoquerait une guerre de guerillas, l'anarchie et ses terribles conséquences. Déjà le peuple était en révolte. Comment pourrait résister le gouvernement à une révolution générale?



Le président Wilson au Congrès des Etats-Unis.

Ces réflexions amenèrent plus de modération, que d'aucuns ne l'eussent voulu.

Il apparut vite que les plénipotentiaires et le gouvernement voulurent obtenir plus d'adoucissements. Foch réfuta les objections présentées et envoya une réponse écrite le 10 novembre.

Toute l'Europe était dans l'attente. Chez nous, nous entendions encore le grondement du canon. Des gens de la campagne étaient en fuite. Gand se demanda ce qui arriverait... Allait-elle aussi subir encore les horreurs d'un bombardement.

A Berlin, à la chancellerie, se réunirent Ebert, Fehrenbach, Scheidemann et Landsberg. Scholz lut les conditions.

Hindenburg demanda télégraphiquement l'acceptation immédiate, il ne put contenir les troupes plus longtemps. Nous avons fait connaître quel était l'état d'esprit des soldats allemands à Bruxelles, à Malines, à Anvers. Ailleurs la situation n'était pas meilleure. Les troupes arborèrent également le drapeau rouge à Liège. Les impérialistes et les révolutionnaires étaient aux prises à Beverloo.

Hindenburg fit savoir qu'à défaut d'armistice il se verrait obligé de capituler avec l'armée entière.

Ebert demanda : Qui parmi vous se prononce contre l'armistice. Personne n'osa prendre cette responsabilité. La révolution grondait à Berlin.

Le régiment des chasseurs de Nuremberg s'était rallié aux révolutionnaires, d'autres troupes suivirent cet exemple.

Le soir une bande de soldats, de matelots, de femmes, pénétrait dans le palais impérial et le livrèrent au pillage. Des combats eurent lieu pendant la nuit. Max von Baden démissionna, Ebert le remplaça. Ce gouvernement pourrait-il se maintenir et conclure l'armistice. C'était la question inquiétante du moment.

* * *

Elle fut posée également à Rethondes. Foch attira l'attention d'Erzberger, dès le dimanche après-midi, sur la durée du délai qui était fixé au lendemain à 11 heures. Il était donc de toute urgence de recevoir

une réponse du gouvernement; faute de quoi les plénipotentiaires ne pourraient signer.

Les délégués avaient le loisir de se promener dans une petite partie du bois, sous la surveillance discrète des gendarmes.

Le soir, le général Desticker communiqua téléphoniquement de Senlis, que les postes français avaient reçu un radio conçu en ces termes :

Gouvernement allemand à plénipotentiaires allemands :

« Les plénipotentiaires sont autorisés à signer l'armistice ».

Signé : le chancelier d'Empire.

Le maréchal était en possession de ce télégramme vers 7 heures.

Deux radios suivirent avec le même texte, mais accompagné d'une protestation du gouvernement contre les conditions estimées trop dures.

Hindenburg envoya également un radio.

Weygand demanda à Erzberger s'il était disposé à signer.

Celui-ci répondit affirmativement. Quelques chiffres à la suite du premier télégramme en indiquaient l'authenticité.

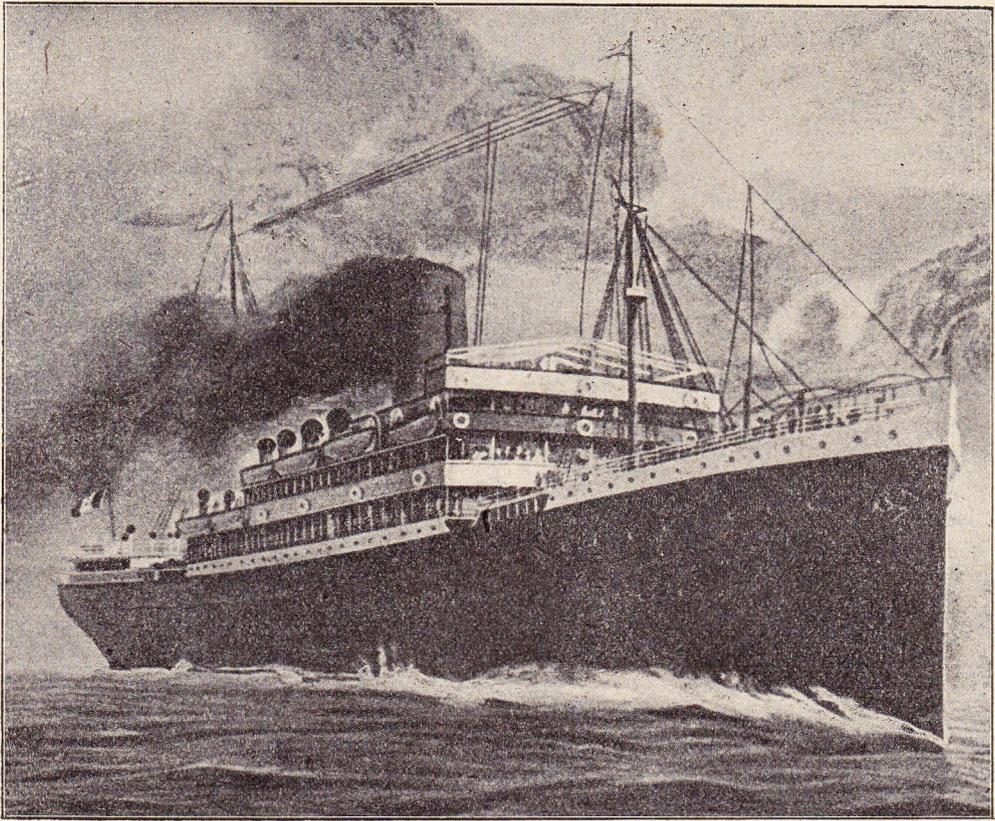
Les plénipotentiaires devaient auparavant déchiffrer le télégramme de Hindenburg.

Vers minuit et demie les Allemands firent savoir qu'ils étaient prêts à entreprendre les pourparlers. Ils entrèrent dans le wagon du maréchal. Foch apparut et donna lecture des conditions définitives. Ceci dura longtemps.

Les Allemands demandaient un certain nombre de modifications. Foch en accorda quelques-unes mais refusa le plus grand nombre. On discuta jusqu'à cinq heures et quart. Alors les Allemands, les Français et les Anglais signèrent. La séance était levée à cinq heures et demie.

Foch prit un petit repos dans un fauteuil. Les secrétaires étaient encore au travail. Quand tout fut terminé on déjeuna. Foch se rendit à Paris en auto pour annoncer personnellement la grande nouvelle à Clemenceau et à Poincaré.

Les hostilités cesseraient à onze heures. Le train allemand quitta Rethondes à midi.



Bateau italien torpillé par les Autrichiens.

LA JOURNÉE DU 11 NOVEMBRE A PARIS

Le temps était léger et frais avec un peu de brume. Depuis son réveil, Paris attendait la nouvelle. Il ne montrait aucune inquiétude, ni impatience. Imaginez des enfants qui savent que leur mère est guérie, qu'ils n'ont plus à attendre devant la porte de sa chambre, mais qui, cependant, ont besoin de voir et d'entendre le médecin avant de se disperser. Dans tous les bureaux et magasins on guettait le premier signal. Des coups de téléphone informèrent bientôt les directeurs des journaux et des banques. Mais la foule attendait une confirmation visuelle. Vers 10 heures, la nouvelle apparut en affiches clouées aux façades de l'« Echo de Paris », du « Gaulois », du « Matin ». Dans la brume, le canon tonna et les cloches sonnèrent comme au matin de Pâques. Aussitôt, Paris se couvrit de drapeaux et les boulevards et les rues devinrent un préau de récréation. Les passants couraient comme des écoliers sortant de classe, et ils transportaient la nouvelle. Il y eut là une heure d'éveil à la joie qui fut inoubliable.

En s'éloignant du centre de Paris déjà bouillonnant, il était encore possible d'observer les sentiments individuels d'allégresse et d'orgueil patriotiques qui devaient dans l'après-midi se fondre en manifestation unanime. Les coups de canon étaient encore lointains : nul crieur de journaux ne se faisait entendre. Seules, des automobiles ornées de petits drapeaux, frémissants au vent de leur course, semblaient des estafettes officielles. Au seuil des portes, les gens de maison regardaient les longues avenues comme si le Miracle allait y apparaître sous une forme réelle. Aux fenêtres, des visages de femmes esquissaient des sourires indécis qui se précisaient lorsqu'un passant souriait affirmativement. Alors, les rideaux retombaient et l'on

devinait qu'une grande joie était entrée dans la maison inconnue. La solidarité qui liait toute la ville aux soirs de bombardement par les gothas s'affirmait d'une manière plus discrète, plus délicate. On se comprenait sans se parler, reliés par des antennes invisibles que Maurice Maeterlinck attribue à nos sensibilités.

Dans les quartiers populaires, la communication était plus rapide encore, plus brutale. Les usines et les ateliers se vidaient comme les écoles et les magasins. Les flots des ouvriers et des ouvrières montaient ainsi qu'une marée sur les grands boulevards. Cent cortèges se formaient pour se fondre. Des tambours et des trompettes sortaient en même temps que les drapeaux. Avec la foule, la « Marsaillaise » s'étendit dans les rues : le jour de gloire était arrivé.

Les soldats devaient être les héros de cette fête. Or, embrassait ceux qui se trouvaient dans les rues, par amour de ceux qui venaient de s'arrêter, là-bas, leur fusil fumant. Ils se mêlaient aux cortèges lorsqu'ils ne les conduisaient pas. Où allaient ces cortèges ? Aux jours de fêtes, la foule court à un but déterminé. Elle s'assemble pour voir un défilé de Mi-Carême, l'escorte d'un souverain, un régiment avec ses fanfares. A cette fête du 11 novembre, elle savait qu'elle ne verrait rien que sa propre joie. Chacun aurait pu rester immobile et aurait eu le même spectacle intérieur. Cependant, chacun avait le besoin de dépenser son allégresse, d'affirmer son enthousiasme. Faute d'un objectif à atteindre, on se laissait aller au hasard des remous populaires. Nécessité physique de se détendre, de se déridier, — de vivre ?

Cependant, place de la Concorde, les trophées réunis à l'occasion de l'Emprunt de la Libération attiraient le flot à chaque heure plus dense et plus joyeux. On improvisait une sorte de triomphe selon le mode romain. Les canons allemands étaient les



Bratianu, Ministre-Président de Roumanie.

« captifs »; on riait d'eux : on les tirait joyeusement. Ils servaient d'estrades à des orateurs infatigables. Puis, cette récréation laissée aux nouveaux arrivants, les promeneurs revenaient sur les grands boulevards qui s'illuminaient pour la première fois. La gaieté ardente des soldats américains apportait au brouhaha de la foule parisienne la surprise des coups de sifflet, les détonations des pétards. Et tandis que la rue retrouvait la lumière et l'animation des jours de paix, les fenêtres et les balcons se pavosaient de nouveaux drapeaux achetés à prix d'or, car les fabricants étaient en retard sur les vainqueurs. Les restaurants et les cafés, qui avaient la liberté de rester ouverts jusqu'à 11 heures étaient plus animés encore qu'aux soirs de réveillon. Le champagne remplissait les verres et les convives ne cessaient de se lever chaque fois qu'on chantait la « Marseillaise » et les hymnes nationaux des peuples alliés. Des monômes entraient et reliaient de rires et de cris les cafés et les boulevards. Et la même gaieté qu'aux premières heures où la nouvelle avait été annoncée rayonnait dans la nuit. Il n'y eut aucune rixe, aucun incident. La police, aux carrefours, n'avait qu'à approuver. Lorsque les lumières furent éteintes, elle n'eut pas besoin d'intervenir à la façon lébonnaire des veilleurs de nuit : Paris s'était endormi très sage, avec son sourire du matin.

.. * ..

« Vous souvenez-vous de ces jours, qui ne sont pas encore si éloignés, où les heures, lourdes et longues, semblaient interminables?... écrivait Henri Lavedan, où il nous fallait, pour en supporter le poids avec la durée, nous armer de patience et de résolution?

Or voici qu'à présent elles sont devenues si rapides et si légères que nous avons à peine le temps d'en saisir comme d'en éprouver le vif et vigoureux passage.

Aux sombres heures ont succédé les lumineuses, aux lentes les rapides; et, par dessus celle de l'éclat et même de la joie, cette impression de rapidité est la dominante. Nous sommes emportés, mieux que cela, ravis dans un tourbillon d'émotions qui nous font haleter... Les événements arrivent en tas, se ruent tous à la fois. La victoire, au même moment de la grande marée universelle, déferle sur tous les rivages. Nous n'avons plus assez de sens,

d'yeux, d'oreilles, pour en percevoir tous les aspects, toutes les étendues, pour en recevoir tout le son, l'entière harmonie; et nous n'avons plus également assez de calme et de cohésion cérébrale, assez de liberté d'esprit pour en goûter, avec la sage plénitude que nous promettons, toute la ronde et substantielle joie, pour en mesurer à tête reposée, dans leur généralité profonde et incalculable, les résultats et les bienfaits. Hier les minutes duraient des siècles de souffrance, aujourd'hui les siècles d'allègement passent comme une minute. On voudrait tout retenir, et nos bonheurs, même les plus certains et définitifs, vont si vite qu'ils ont l'air par instants de nous échapper. Dans cette course vertigineuse qui nous précipite vers l'atterrissage de la paix à travers les altitudes de la victoire, nous sommes comme les aviateurs auxquels est nécessaire un cœur de bronze capable de résister aux plus terribles pressions de l'espace.

Après tant d'arrêts décevants et de mornes attentes, cette rapidité si brusque et si imprévue nous surprend, nous bouscule. Il n'y a pas eu de transition. D'une extrémité tragique et presque désespérée nous avons rebondi à des hauteurs de confiance et de sécurité. Ayant cru tout perdre — fors l'honneur — nous regagnons tout, au delà même de nos espoirs. Nous en éprouvons un bien-être immense, mais ce changement s'accomplit d'une façon si foudroyante qu'il nous étourdit.

Volontiers nous serions tentés d'estimer que les événements se pressent trop, non pas au gré de nos désirs; mais au gré de nos moyens de sentir et de notre faculté d'endurer.

Nous aimerions qu'il nous fût possible, çà et là, de réfléchir davantage entre les bonnes nouvelles comme on nous demandait autrefois de reprendre haleine entre les mauvaises. La descente n'est pas la seule à suffoquer; l'ascension essouffle aussi. Or, à beau monter, si l'on monte vite on subit irrésistiblement, ainsi qu'une faveur, le trouble des sommets.

Nous voyons en plus une espèce de disproportion, par où nous sommes étonnés, sinon déçus, entre l'importance et la taille des faits inouïs qui s'accumulent les uns par-dessus les autres et la promptitude avec laquelle ils se produisent, la brièveté de leur succession. C'est que justement, par une trop fréquente erreur d'optique morale, nous sommes enclins à nous figurer que ces choses supérieures n'arrivent qu'au moment où elles éclatent. Or, elles ne sont pas un début mais un aboutissement. Nous ne songeons pas qu'elles existaient bien longtemps avant de se révéler, précédant leur réalisation, qu'elles ont été préparées par tout ce qui semblait naguère encore les écarter ou les éloigner, et qu'elles ne sont point non plus passées et disparues parce que s'est écoulé, déjà hier, le jour de leur avènement, mais qu'elles sont acquises, et demeurent, bien au delà de tous les lendemains. Leur rapidité n'est donc qu'apparente. Seule est rapide l'image de leur « manifestation » plutôt que d'elles-mêmes. La foudre est tombée quand on l'entend. Ainsi la victoire est établie avant qu'on la voit venir. A dessein elle fait presque toujours semblant d'être un peu en retard, de se hâter et d'accourir à la dernière minute. Se rappelant qu'elle a des ailes, c'est à ce moment alors, à celui-là seulement, qu'elle s'en sert et les ouvre toutes grandes pour planer et fondre sur le but atteint. Mais, jusque-là, elle a été à pied, longtemps, elle a marché, elle a fait des pas!... A cette heure acceptons son allure triomphale de la fin qui est le vol, impétueux, et n'allons pas lui demander, dans une pensée d'égoïste jouissance, de reprendre le pas.

.. * ..

Si belles et si brillantes que soient d'ailleurs les



La bataille de l'Yser sous le commandement du Roi Albert.

étapes franchies coup sur ioup depuis trois mois, il est heureux au fond que la rapidité même avec laquelle nous sommes obligés de les brûler ne nous permette pas de nous y arrêter et de nous com-
 plaire avec excès aux sentiments d'exaltation.

Ne soupirons pas trop sur notre joie brusquée, et considérons plutôt ce qu'a de bienfaisant la réduction forcée et momentanée d'une ivresse qui, pour être légitime, n'en est pas moins tenue encore à un reste de prudence. Plus ça va vite et bien, et plus nous devons réagir contre les étourdissements des sens et de l'esprit. Tous les vertiges sont mauvais, qu'ils aient pour cause une épouvante ou une félicité. Même agréables, ceux de la

victoire peuvent amener en nous des défaillances fâcheuses. Demandons à notre raison de surveiller les mouvements de notre allégresse, et observons dans les jours meilleurs la dignité que nous avons su montrer dans les pires.

Persuadons-nous bien aussi que cette avalanche de succès ininterrompus qui nous paraissent faciles affecte pour nos soldats une forme et une allure toutes différentes de celles que nous leur attribuons. Rien de tout cela n'est pour eux prompt et aisé comme il l'est pour nous. Ces avances merveilleuses et quotidiennes n'ont pas, à leur impression l'aimable rapidité qu'elles prennent en dehors d'eux, quand les journaux, en quatre phra-

ses bien parées, nous les servent le matin, pour nous faire un bon réveil, et le soir pour assurer la quiétude de nos nuits. Eux qui sont depuis trois mois les rudes et infatigables ouvriers de la libération, ils savent seuls les fatigues, les efforts, les souffrances sans nom que réclame l'énorme tâche et de combien de centaines, de milliers de reprises se compose le fameux et dernier « coup de collier » qu'on leur demande tous les jours. Eux connaissent à fond, par expérience, toute la douloureuse lenteur et l'héroïque pas à pas de la splendide rapidité qu'ils nous donnent à cueillir! Appliquons-nous donc, par la gravité de notre attitude, à leur témoigner que nous apprécions, comme il le méri-

te, leur incomparable labeur. Ainsi se traduira le mieux notre reconnaissance... »

* * *

Les députés vécurent des moments inoubliables, lors de la séance à la Chambre.

Après un hommage émouvant de M. Deschanel au « père de la victoire » M. Georges Clemenceau, celui-ci monte à la tribune. Les députés, debout, acclamant le président du conseil, écoutèrent l'annonce de l'aurore victorieuse.

Et M. Clemenceau de dire :
 « Messieurs, il n'y a qu'une manière de recon-



Le comte Zu Dohna Schlodien, commandant du „Möwe„.

naitre de tels hommages venant des assemblées du peuple, si exagérés qu'ils puissent être, c'est de nous faire tous, les uns et les autres, à cette heure la promesse de toujours travailler de toutes les forces de notre cœur au bien public. (Vifs applaudissements.)

Le président du Conseil lit les conditions de l'armistice imposé à l'Allemagne et poursuit ainsi son discours.

Messieurs, je cherche vainement ce qu'en une pareille heure, après cette lecture devant la Chambre des représentants français, je pourrais ajouter. Je vous dirai seulement que, dans un document allemand et dont, par conséquent, je n'ai pas à donner lecture à cette tribune en ce moment, document qui contient une protestation contre les rigueurs de l'armistice, les signataires dont je viens de vous donner les noms reconnaissent que la discussion a été conduite dans un grand esprit de conciliation.

Pour moi, la convention d'armistice lue, il me semble qu'à cette heure, en cette heure terrible, grande et magnifique, mon devoir est accompli.

Un mot seulement. Au nom du peuple français, au nom du Gouvernement de la République française, j'envoie le salut de la France une et indivisible à l'Alsace et à la Lorraine retrouvées. (Vives et unanimes acclamations. — Tous les députés se lèvent et applaudissent longuement.)

Et puis, honneur à nos grands morts, qui nous ont fait cette victoire. (Nouvelles acclamations unanimes. — Tous les députés se lèvent.) Par eux, nous pouvons dire qu'avant tout armistice, la France a été libérée par la puissance des armes. (Applaudissements unanimes et répétés.) Quant aux vivants, vers qui, dès ce jour, nous tendons la main et que nous accueillerons, quand ils passeront sur nos boulevards, en route vers l'Arc de

Triomphe, qu'ils soient salués d'avance! Nous les attendons pour la grande œuvre de reconstruction sociale. (Vifs applaudissements.) Grâce à eux, la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'idéal! (Applaudissements enthousiastes. — MM. les députés se lèvent et acclament longuement M. le président du Conseil.)

* * *

Dans la même séance Clemenceau prononçait le discours suivant :

Messieurs, sous l'étreinte des émotions que vient de dire éloquemment M. le président de la Chambre, je demeure sans voix.

Le silence seul aurait pu convenir en une telle rencontre, si M. le président de la Chambre, que j'en remercie, n'avait senti, avec grande raison, qu'il devait parler à la France.

La représentation nationale était là. Le Gouvernement, dès le premier jour, avait compris que la place des représentants du peuple était marquée dans la plus auguste cérémonie des annales françaises.

Ce qui s'est accompli en ces jours dépasse tout ce que l'histoire, en ses plus formidables aventures, a jamais pu enregistrer de grandeur.

Pour moi, une vie, qu'à certaines heures j'ai misérablement trouvée longue, m'a permis de parcourir la longue et dure étape du crime qui fut consommé à Bordeaux jusqu'à la réparation de Metz, de Strasbourg, de Colmar, de Mulhouse. (Vifs applaudissements et acclamations prolongées.)

Une jeune fille de Strasbourg, à qui je parlais de sa joie, me répondait : « Nous pouvons rire, monsieur, nous avons bien pleuré. »

Il faudra dire un jour cette effroyable histoire d'héroïques sacrifices qui durèrent cinquante années. Il faudra qu'on entre au foyer de l'Alsacien, quand la langue française était proscrite, pour voir comment la religion du souvenir, la religion de la Patrie française furent entretenues dans le sanctuaire de la famille.

Ce fut la pire torture pour ces malheureux, après tant de misères ; et moi, passant parmi eux dans les rues de Strasbourg, de Mulhouse, de Colmar, de Metz, sous les fleurs qui jaillissaient des fenêtres, je me disais : Je ne savais pas qu'ils fussent si grands ! Je les croyais des héros, je savais qu'ils n'avaient pas cessé d'aimer la France ; mais qu'un jour, après quarante-huit ans de martyre, à l'heure où les gazettes allemandes leur annonçaient chaque jour que la France était perdue, que l'Alsace allait être irrévocablement écrasée, tout d'un coup, avoir su surgir la victoire inespérée et s'être trouvés, du premier bond, à la hauteur du plus grand triomphe du droit, de la justice entre les peuples, de cette liberté française si longtemps appelée, si longue à venir!... (Vifs applaudissements.)

Les reliquaires où se conservaient pieusement les derniers débris des choses de France soudainement livrèrent leurs trésors et la France reparut plus aimée, et l'Alsace plus belle encore. C'est tout un peuple qui ressuscitait dans un miracle d'apothéose, et ces enfants, à qui le français était interdit, soudain parlèrent français (Vifs applaudissements); et ceux qui ne savaient pas parler français savent chanter la « Marseillaise »! pour acclamer la Patrie retrouvée. (Nouveaux et vifs applaudissements.)

Et les vieux et les vieilles, qui n'avaient plus qu'un souffle, je les voyais lever leurs mains tremblantes, crier : « La France ! la France ! la France !... » Et le reste s'étranglait dans un sanglot. (Applaudissements prolongés.)

Oui, je me suis demandé, voyant tout ce peuple



E. J. von Jagow,

Sous-secrétaire au Ministère des Affaires Étrangères allemand.

sublime, tant français par les plus hautes vertus de notre sang, si nous l'avions assez aimé pendant son demi-siècle de tortures et si nous l'avions vraiment pressenti aussi grand qu'il s'est montré. Alors, comment se fait-il que nous ayons pu, pendant plus de quarante ans, attendre sans éclater de rage ce jour de guerre, c'est que nous ne l'avons pas cherché, vous en êtes témoins; nous n'avons pas voulu la guerre (Applaudissements prolongés), qui nous fut imposée par l'abominable tortionnaire assez insensé pour croire que la barbarie allemande pourrait s'exercer impunément sur tout le monde civilisé. Oui, la guerre nous fut imposée, mais le jour était venu où les consciences nationales commençaient à s'éveiller. Les peuples de conscience, les peuples de cœur, menacés dans leur dignité, dans leur existence, les peuples d'âme humaine se sont levés contre la brutalité sauvage des barbares et ont fait cause commune avec la France, avec l'Alsace-Lorraine. Et puis, après quatre cruelles années, la victoire est venue et, après avoir célébré l'Alsace et la Lorraine comme on doit le faire, comme on ne le fera jamais assez, n'est-il pas temps, mes chers collègues, de nous retourner vers nous-mêmes (Très bien ! très bien !), de nous juger, de nous objectiver, de juger ce que nous avons fait, de nous critiquer pour nous faire encore meilleurs, plus dignes encore de ceux qui nous aiment et à qui toute notre affection fut donnée. Cela, nous le devons à l'Alsace, nous le devons à la France. (Vifs applaudissements.)

La République, issue de la défaite, a organisé, voulu, réalisé la victoire, la victoire de tout ce qui est grand contre tout ce qui disparaîtra d'un passé de brutalité primitive.

Cette merveilleuse page d'histoire, nous avons mérité de l'écrire, comme l'Alsace elle-même, et il ne faut pas qu'un jour elle soit déchirée par quelques monstres revers, comme il arrive à la honteuse victoire allemande d'il y a cinquante ans, abolie maintenant par nos grands soldats. Il faut que notre victoire de ce jour demeure. Il faut que cette victoire soit de l'histoire acquise, qui déve-

loppe ses conséquences pour les générations qui viendront non seulement de la France elle-même, mais de toute l'humanité.

Pour cela, c'est à nous de nous comprendre nous-mêmes et nous juger moins sur nos paroles que sur nos œuvres, et le spectacle de l'Alsace-Lorraine en ce jour nous y aide merveilleusement.

La plus haute leçon se dégage de ces prodigieuses journées : une leçon d'union (Vifs applaudissements), d'union si facile à réaliser dès qu'on se montre résolu à sérier les problèmes, à subordonner ce qui est secondaire à tout ce qui se doit mettre au premier rang.

J'ai vu, dans un petit village, au milieu d'un groupe de vieillards et d'enfants, une vieille bonne sœur, baissant les yeux sous sa coiffe, qui chantait la « Marseillaise », comme elle l'aurait fait d'un hymne, comme elle aurait dit une prière, admirable ferveur d'union!

Une leçon de sagesse, de prudence, — dirai-je le mot? — une leçon de modération, pour coordonner l'action politique et la conduire au but principal sans se laisser détourner par les incidents de valeur accessoire.

Une leçon de maîtrise de soi, une leçon de discipline ; de cette discipline que les hommes d'action doivent être capables de s'imposer à eux-mêmes, car il n'y a que celle-là qui soit efficace et féconde pour les résultats coordonnés d'une grande action nationale.

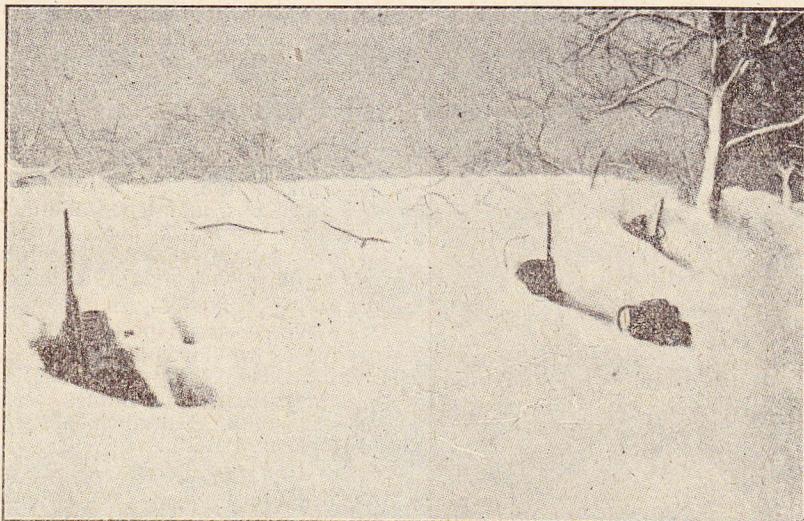
Enfin, une leçon d'énergie, une leçon de volonté qui rende les hommes capables de sacrifier les plus grands biens de la vie, les plus grands biens de l'espérance, encore plus belles que la vie, pour réaliser quelque chose de cet idéal par lequel s'ennoblit la conscience de l'homme, la conscience du civil aussi bien que du soldat lui-même pour des réalisations de grandeur. (Vifs applaudissements.) Messieurs, voilà la leçon qui m'a paru se dégager de ces grands jours. Nous sommes et nous demeurerons un grand peuple. Les Alsaciens ont trouvé leurs vertus dans la noblesse de leur sang, si près du nôtre, dans les plus belles traditions d'une commune histoire, née d'un complet accord de consciences désintéressées.

L'Alsace-Lorraine s'est montrée digne de la plus haute France. Avec elle nous serons dignes de nous-mêmes.

L'union de toutes ces âmes dans la grande aspiration commune qui les porte à réaliser la plus haute vie de noblesse nationale va permettre à notre cher grand pays de poursuivre glorieusement ses magnifiques destinées. (MM. les députés se lèvent et applaudissent longuement.)

Un témoin de cette séance inoubliable écrit ainsi ses impressions :

« Certes, M. Deschanel avait parlé avec une éloquence vibrante et noble, et il y avait eu un moment de grande émotion quand toute la Chambre s'était tournée vers la loge diplomatique pour applaudir les ambassadeurs d'Italie et de Serbie. Certes, M. Pichon avait lu une note substantielle et forte qui résumait l'action heureuse de nos alliés et célébrait la résurrection intégrale de la Serbie. Mais Clemenceau se leva et gagna la tribune : il apparut alors que ce petit vieillard au teint de cire, aux moustaches tombantes, incarnait cette victoire si lente à venir, mais si complète, et la Chambre l'acclama. Pendant quelques minutes, il ne put parler. Et il agitait les bras, et cela signifiait clairement : — A quoi bon? pourquoi cette manifestation? un homme est si peu de chose dans l'immense drame collectif. — Pendant une accalmie, deux ou trois voix le huèrent, lui jetant Salonique à la tête. Et il eut le même geste, identiquement le même. Non pas le geste de celui qui demeure indifférent, ou qui méprise, mais le geste de celui qui a traversé les régions des honneurs et des haines,



Tranchées dans la montagne.

comme l'oiseau ou l'avion les nuages et qui plane dans l'azur libre.

A quoi bon tout cela qui n'est pas éternel? disait Leconte de Lisle dans un vers célèbre. Et le vieillard, d'une voix restée claire, préluda sur un ton familier, presque un ton d'enfant qui s'excuse d'une faute : — Ce que j'ai pu faire, c'est la France qui l'a fait...

Il donna lecture, d'une voix calme, assurée, mesurée, des conditions de l'armistice autrichien. Ayant terminé, il plia le papier qu'il avait lu, il parut réfléchir, puis du même ton simple il annonça qu'il avait quelque chose à dire : — Je suis, commença-t-il, le dernier survivant des protestataires à l'assemblée de Bordeaux contre le démembrement de l'Alsace-Lorraine...

Et tout à coup, dans le silence solennel, ce fut une vision d'antan. Chacun évoqua une autre séance de la Chambre, celle où l'on démantelait la patrie. Chacun sentit la revanche lui couler dans le corps comme un sang généreux. Cependant le vieillard, faisant les honneurs de Strasbourg, rouvert à Gambetta, à Chanzy, à Scheurer-Kestner, au maire Kuss, disait à ces ombres : — Passez devant.

N'allait-il pas descendre sur cette minute patriotique? Pourquoi demeurerait-il à sa place? Le vieillard eschylien allait se dépasser encore. Il semblait gravir une montagne pour y chercher plus de lumière et il n'avait pas atteint le sommet. Il respirait sur le plateau supérieur où il s'était arrêté, restait encore la cime. Il entreprit cette dernière ascension. Il rappela que l'union seule, que la solidarité seule des Alliés avait forcé la victoire, que chacun isolément n'aurait pu la contraindre. Cette solidarité devait survivre à la lutte. Surtout nous aurions besoin d'une solidarité française. Il nous faudrait autant de courage et d'esprit de sacrifice dans la paix que dans la guerre. Les partis devraient tous se subordonner à l'œuvre française. L'avenir était à ce prix. Et, transformant l'ancien cri collectif des Français des croisades et de Jeanne d'Arc : « Dieu le veut », il agita encore les bras comme des ailes en finissant par ces mots : « La France le veut, la France le veut »...

Cette fois il avait atteint la cime. Comme une plaine immense, il montrait, de son geste levé, la France encore toute meurtrie et bouleversée réclamant le travail en commun, l'activité commune, la paix. Et il descendit les marches de la tribune, la tête baissée, avec recueillement, n'entendant peut-être même pas les acclamations, comme l'officiant qui a tenu un instant dans ses mains l'hos-

tie consacrée, — le pain et la paix de la France... »

LE « TE DEUM » DE NOTRE-DAME

Georges Lecomte, dans « l'Illustration », donne ses impressions de cette solennité impressionnante :

« Ce fut l'une des émotions les plus fortes et aussi le plus magnifique spectacle de cette quinzaine d'allégresse où la France victorieuse fêta sa délivrance.

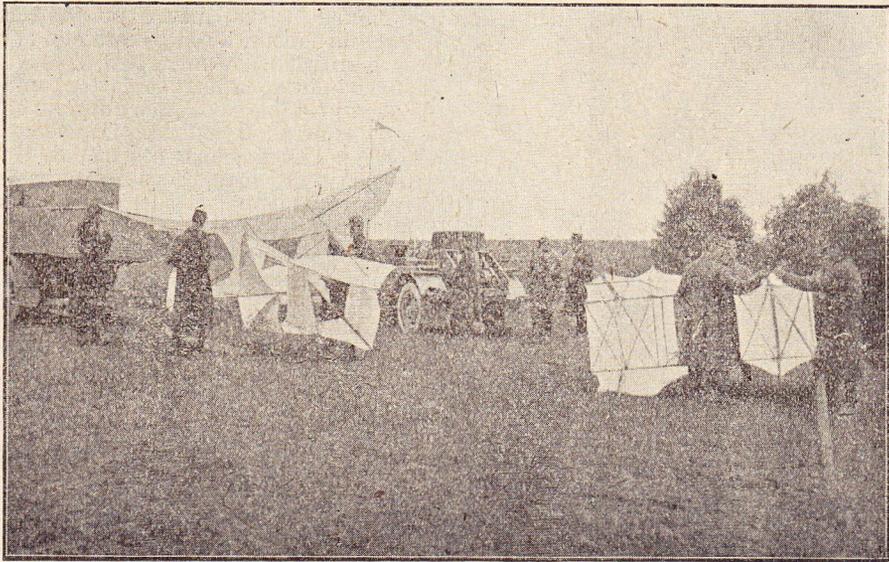
Pour les hommes de notre génération, la grandeur et la beauté d'une si éclatante cérémonie religieuse ne pouvaient s'imaginer que d'après les récits lointains. Depuis soixante ans, hélas! les occasions glorieuses de la renouveler ne nous avaient pas été offertes. Et seuls les vieillards, témoins du « Te Deum » chanté à Notre-Dame en 1859 pour célébrer les victoires de l'armée d'Italie, pouvaient nous dire la pompe d'une telle fête dans la vieille basilique et la splendeur de l'hymne triomphal sous ses voûtes où, de siècle en siècle, retentirent tant de chants de bonheur et de reconnaissance.

Encore, après Solferino et Magenta, si brillante que fût notre victoire et si vive que fût la joie de la nation, ne s'agissait-il pas d'une fête pour célébrer la délivrance, puisque, à aucun moment de cette lutte, l'avenir du pays n'avait été en jeu. Mais, en ce radieux dimanche, c'était le cri de gratitude et de libération d'un peuple, tout entier debout depuis quatre ans et demi pour sa défense et qui, ensanglanté, piétiné, martyrisé, avait, deux fois au moins durant cette longue angoisse, failli mourir.

Aussi est-ce avec une âme beaucoup plus joyeuse et comme dans le bonheur d'une résurrection que Paris, soulagé du plus douloureux cauchemar, participa fervemment à cette nouvelle manifestation de l'allégresse nationale, qui fut, pour les hommes de toutes croyances, de toutes doctrines, une noble fête de l'Idéal et de la Patrie.

* * *

Si vaste que soit la cathédrale, dont les moindres recoins dans toute sa hauteur ne tardèrent pas à être envahis, elle ne pouvait abriter qu'une bien faible part de la fourmillière humaine qui s'empressait devant son porche. Mais, fleurie d'un magnifique pavoiis d'oriflammes et de drapeaux qui, le long de ses vieilles pierres, du ras de la terre jusqu'au sommet des tours, frissonnaient dans le so-



Ruines en Flandres.

leil, elle se dressait étonnamment vivante au milieu de cette foule qui l'animait de sa rumeur. S'il y a des jours où l'on peut regretter que sa majesté soit un peu solitaire, dans un froid décor de bâtisses administratives sans beauté et sans vie près duquel la foule ne passe guère, quelle revanche en cette matinée de lumière, d'émotion et de joie où Notre-Dame, toute rajeunie par sa claire parure aux couleurs de la France, entourée par un peuple immense, apparaissait vraiment dans son rôle de Temple où se réfugie l'âme d'une nation !

Du dehors, avant même que le bourdon ait ébranlé l'antique dentelle de pierre et jeté sur la Cité les grandes ondes de son allégresse, rien que par tous les drapeaux dont elle est revêtue et par l'humanité frémissante qui l'assaille, la cathédrale donne une impression de fête.

Mais, dès que, les portes franchies, on se trouve dans la pénombre de la nef et les quasi-ténèbres des bas-côtés, cette sensation de triomphe et de joie s'avive.

Partout, sur les piliers, près des chapelles, le long du triforium, au départ des voûtes, dans les recoins les plus obscurs, à toutes hauteurs et dans toutes directions, accrochées à la tribune du grand orgue et s'éployant en faisceaux selon les lignes de la sublime architecture, nos trois couleurs resplendissent. Le bleu, le blanc, le rouge illuminent la sévère grisaille des vieilles pierres, chantent gaiement dans les profondeurs, d'ombre. Quel frais rajeunissement de cette auguste vieillesse ! La fête de la ville a pénétré là, en se purifiant, en s'ennoblissant. Mais l'église est en communion ardente avec la foule.

Dans le chœur, même radieux décor. Parmi l'éclatant pavois des piliers, le maître-autel se dessine sur un immense et glorieux trophée de drapeaux sur les plis desquels joue la lumière. La messe sera célébrée devant les couleurs de la patrie. Tout le drapé rouge, qui retombe harmonieusement de part et d'autre du tabernacle, vibre sous le flamboiement des cierges et sous la clarté des rosaces encore dépourvues de leurs vitraux, se reflète sur la blancheur de l'autel. C'est comme si les flots de sang versés par la France étaient symbolisés là en cette glorification solennelle des héros, des martyrs et de notre pays triomphant. Pendant toute la cérémonie cet écarlate frissonnant dans la lumière, en ce cadre de vieille pierre sombre, rappellera douloureusement et glorieusement les sacrifices qui nous auront valu la victoire.

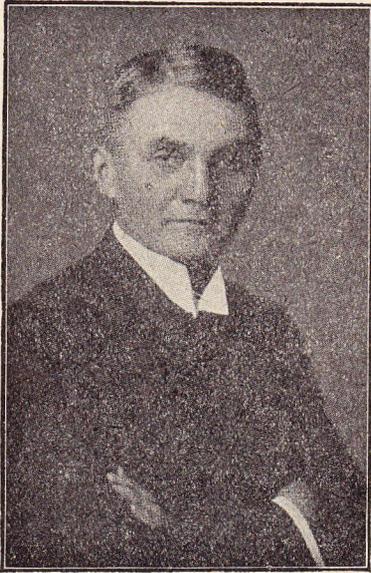
La foule est immense. On la devine tout à la fois grouillante et recueillie dans les profondeurs d'ombre où le regard se perd. Des soldats et des officiers. Quelques mutilés. Des blessés avec des bandeaux blancs au-dessus de leurs yeux de fièvre. Des généraux français, britanniques, américains. Les portes se sont librement ouvertes à qui porte l'un des uniformes de la grande bataille pour le Droit et la Justice. Beaucoup de femmes en grands voiles noirs : mères, veuves, filles, sœurs, qui, fidèles au vœu des morts, viennent en les pleurant se réjouir du salut de la patrie et chercher dans cette apothéose un apaisement à leur douleur. J'en vois debout, toutes drapées de deuil, contre les murs gris et contre certains piliers. Si beaux que soient leurs ornements de pierre, combien plus poignantes encore les pauvres figures douloureuses dont ils sont momentanément parés !

Mais voici que, au-dessus de nos têtes, tout en haut de la basilique offensée en août 1914 par la première bombe criminelle des avions allemands, les cloches font entendre leur grande voix. Toute la fine et sonore architecture en frémit. Les chuchotements et la rumeur de la foule s'éteignent. Il y a parmi elle des croyants et des incroyants. Mais tous indistinctement sont saisis d'un émoi religieux. Car c'est la grande fête de la spiritualité française. Et la cérémonie pour la glorification de la patrie et des morts commence.

Précédée d'un nombreux clergé, d'un archevêque, de plusieurs évêques, d'un arceimandrite à la haute coiffure drapée de noir, Son Eminence le cardinal Amette, vêtu de pourpre, lentement s'avance. Sa crosse, qu'un prêtre porte devant lui et dont l'or rayonne sous la lumière, émerge majestueusement au-dessus de l'assistance.

Les silhouettes violettes des évêques s'agenouillent dans le chœur tandis que le cardinal, sa barrette rouge à la main, vient asseoir sa robe rouge sur le trône écarlate où deux chanoines lui font cortège. Le divin office s'accomplit. Les dorures des chasubles et des objets cultuels resplendissent au milieu de ce rouge éclatant, de ces violets délicats et parmi ces drapeaux dont les couleurs crues vibrent.

Après que le « Kyrie » a résonné sous les voûtes, le « Choral » de Widor, magnifiquement joué au grand orgue et sur celui de l'abside, avec ses parties alternées qui se répondent, avec ses chants de trompettes se mêlant à l'ample voix des orgues,



Paul König, commandant du sous-marin „Deutschland”.

courbe l'auditoire sous ses rythmes émouvants. Puis, voici que, la minute de l'Élévation venue, clairons et tambours font retentir la guerrière et impressionnante sonnerie aux champs. Et lorsque « l'Agnus Dei » a fini d'accompagner la communion du prêtre à l'autel, la plainte douloureusement monotone du « De Profundis », aux modulations qui sont comme des sanglots, s'étend, grave et obédante, sur l'assistance. C'est l'hommage liturgique aux morts.

A ce moment le cardinal-archevêque de Paris, dont le patriotisme bien inspiré eut toujours durant la guerre de si justes accents, s'avança vers la grille du chœur et, tourné vers la foule, évoqua pieusement, douloureusement, le souvenir des héros qui tombèrent pour nous sauver. Avec une infinie délicatesse ses paroles se firent consolatrices pour les êtres déchirés qui les pleurent. Puis il célébra allégrement la victoire de la France, qui est la victoire de toutes les nobles idées, et glorifia les hommes d'énergie, soldats et chefs, qui en furent les heureux artisans.

Remonté sous son dais pourpre, le cardinal en manteau rouge à longue traîne, entonne, selon le rite, avec une sérénité joyeuse, la première phrase du « Te Deum ». Alors les voix puissantes des orgues grondent et le chant d'allégresse s'élève. D'un bout à l'autre de la basilique les chœurs alternés se répondent. La sonorité triomphale des cuivres éclate parmi les amples et graves modulations de l'orgue et des fraîches voix enfantines qui, soutenues par l'harmonieuse basse de timbres plus mâles, s'élèvent comme un concert d'anges dans l'azur d'une Ascension.

C'est vraiment la Victoire qui, soudaine, tumultueuse, rayonnante, vient de s'engouffrer sous les nefs de Notre-Dame. A grands coups d'ailes joyeux, elle vole au-dessus des assistants. L'ardente vieille musique liturgique, avec ses essors et ses balancements, nous fait sentir son vol enivré. Elle est là. Elle est radieuse. Sa libre joie s'épand sous les voûtes qui retentissent de son frémissement. Et la foule est si impressionnée par l'invisible mais exaltante présence, que, tout entière, avec une humble ferveur elle accompagne le noble chant de triomphe et de gratitude.

* * *

L'âme de la cathédrale, que cinq siècles de prières lui ont faite, participe à cette fête de l'idéal. Comment, à cette heure où la glorieuse France, faite du labeur, de la pensée et du sacrifice de tant de générations, vient d'être à nouveau sauvée, les survivants de la terrible épreuve n'associeraient-ils pas à leur joie et à leur espérance d'aujourd'hui les ancêtres qui, à toutes les époques de notre histoire, sont venus sous ces mêmes pierres, dans cette pénombre mystérieuse, pleurer leurs angoisses et leurs douleurs, et se réjouir, comme en ce clair matin, en s'unissant pour glorifier par ce même chant de triomphe la résurrection de la patrie?

Du haut de son siège pourpre, dans le flambonnement des cierges, le cardinal bénit la vaste foule dont il devine le recueillement jusque dans les plus lointains recoins d'ombre. Et la voix de cette foule, qui maintenant, accompagne le beau chant du « Magnificat », continue de révéler sa profondeur compacte.

Avec la même majestueuse lenteur que pour la procession de l'arrivée, le cardinal, précédé d'un archevêque — un Alsacien Mgr Herscher, dont le cœur doit bondir de joie sous l'impassible masque de prière — des évêques, du prêtre portant la haute crose archiépiscopale, se retire aux accents d'une marche solennelle.

Puis, sous ces voûtes qui jamais encore n'entendirent pareille musique, cérémonieusement chantée avec le consentement unanime, voici que le grand orgue joue la « Marseillaise », l'hymne de la patrie, l'hymne des combattants pour la liberté, la justice, la fraternité humaine et notre généreux idéal français.

D'un même élan, d'une égale ferveur, la foule tout entière accompagne le beau chant de la France en armes, de la France victorieuse, de la France libératrice et respectueuse de la vie profonde des âmes, de la grande et chère France, restaurée dans toute sa puissance et dans tout son prestige, et qui a si noblement conquis, avec les indispensables sécurités d'avenir, le droit d'être demain glorieusement pacifique. »

* * *

Du même auteur ces quelques lignes consacrés à Clemenceau :

« La raison, d'abord, Le bon sens. La ferme logique. Traits essentiels de cette grande figure. C'est un clair et vigoureux cerveau de France que celui de ce rationaliste.

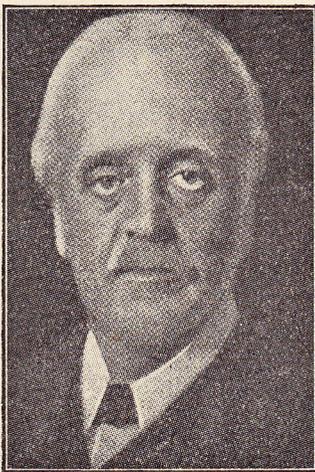
Mais jamais M. Clemenceau ne se perd dans l'abstraction.

Idealiste, oui — et il l'est passionnément, avec beaucoup d'élévation — homme à principes, certes, et il s'est toujours montré tel avec une foi et une ferveur d'apôtre, — il a également un sens très aigu du réel, vertu native que l'expérience de la vie a grandement développée.

Il n'est pas de ceux qui se grisent de mots et imaginent — ce qui est bien commode pour rêver davantage — un monde conforme à leur rêve et à leur espérance. Il croit en la force des idées et il en goûte, avec un esprit critique toujours en éveil, la vivifiante noblesse. Mais il ne veut pas être dupe ni prisonnier des formules, même très séduisantes, lorsqu'elles n'ont que de trop lointains rapports avec la réalité. Homme du combat quotidien pour un peu plus de justice, de liberté et de bonheur, se défend contre les paradis artificiels des doctrines trop absolues. Il se méfie des mirages enchanteurs qui rendent la foule trop exigeante et la décourage de l'effort.

En gardant les yeux fixés sur l'avenir, dont chacun de nous a tant soit peu la responsabilité puisque chacun de nous le fait tant soit peu par ses actes et ses pensées, il s'occupe de l'heure présent-

phrase d'une saisissante plénitude, aujourd'hui, vingt-cinq ans après qu'elle a été prononcée, il pourrait avec la même certitude la redire.



James Balfour, Ministre des Affaires Etrangères de l'Angleterre.

te, il tend toutes ses forces vers les périls, les ru-
desses et les injustices de l'époque où nous som-
mes. Il lutte contre les obstacles immédiats qu'on
peut, avec de l'énergie, avoir l'espérance d'abattre.
Il ne pense pas qu'on ait le droit d'esquiver ce de-
voir impérieux et ingrat en poussant d'éloquentes
clameurs dans le jardin des anticipations générale-
ses...

Ce qui frappe encore chez M. Clemenceau, c'est
le rayonnement de son âme ardente. Il y a des
êtres secs devant lesquels on se replie, des person-
nages glacés et distants... Lui, c'est la flamme!
Avec sa merveilleuse vitalité, que l'âge n'a pas at-
teinte, il réchauffe tout le monde.

Le voilà bonhomme, jovial et goguenard, son
chapeau sur le coin de la tête, l'allure décidée, la
canne droite contre son épaule. Son œil noir rit.
De ses lèvres jaillit un trait plaisant. Il est amusé
par l'humanité qu'il découvre et, comme il le laisse
voir pittoresquement, il amuse.

S'il est ému, d'un mot brusque, mais très chaud,
il le montre aussi. Son regard devient grave, sa pa-
role frémissante, et il émeut.

Il passe, familier, et, pourtant donnant à tous
l'impression qu'il est un Monsieur. Et il laisse der-
rière lui un long sillage d'animation sympathique.
Il parle avec tant de conviction un langage si exal-
tant qu'il force les sentiments généreux et nobles à
apparaître, qu'il suscite l'énergie et la confiance.

Il sait — parce qu'il n'a qu'à s'interroger lui-
même pour en être sûr — qu'une telle ferveur est
une force. Et, pour entraîner les autres à l'enthousiasme
et à la foi, il se plait à le répéter en des
formules qui lui sont devenues familières :

— Il faut croire, il faut espérer pour être fort!

Ou bien :

— Il faut aimer, il faut croire. Il n'y a pas d'au-
tre secret de la vie.

Et encore, plus tristement, quand il constate le
déprimant effet du scepticisme et de l'indifférence,
il fait sien le fameux mot :

— La grande maladie de l'âme, c'est le froid!

Un jour, à Salerne, dans son fameux discours,
douloureux et fier, de 1893, il lui arrive de se révol-
ter — avec quelle hauteur d'ironie! — contre l'in-
surrection d'une certaine jeunesse sans flamme et
sans hardiesse de pensée :

— Des jeunes gens sont venus avec des idées de
vieux, qui ne veulent plus de vieux avec des idées
de jeunes!

Et la jeunesse de son esprit, de son espérance, de
son enthousiasme est restée si vive que, cette

Parmi les traits essentiels de cette figure, et en
accord avec la chaleur et le rayonnement de tout
son être, le goût et la force de l'action.

Toute sa pensée l'y conduit. Il n'est pas de ceux
dont la méditation est contemplative. Lorsque, à
force d'étude, d'observation, de délibération avec
lui-même, il s'est fait une idée, il veut la vivre, il
éprouve le besoin de la traduire en acte.

Ses discours, brefs et pressants, sont déjà de
l'action. Ils contiennent de l'action en puissance et
ne sont faits que pour la déterminer...

...Sa passion d'agir le jette à la bataille. Il en con-
naît les risques, mais il n'en craint pas les coups.
Et il considère que c'est un devoir de l'engager
puisque le succès d'une cause juste en dépend.

Les pusillanimes le font sourire, qui voudraient
bien voir leur opinion l'emporter mais qui n'ont
pas l'énergie des combats d'où la victoire s'élève.

Ecoutez comme il les secoue d'une poignée vigou-
reuse, dans la forme rude, expressive et concise
qui lui est habituelle :

— Pour gagner une bataille, il faut la livrer!

Et cette autre constatation énergique d'un lut-
teur qui croit à la vertu de l'effort :

— Les gens victorieux sont ceux qui se battent!

D'autres fois, un peu inquiet du fâcheux divorce
que, à une certaine époque, il a remarqué chez
nous entre les hommes de pensée et les hommes de
réalisation, il leur demande à tous d'abattre les
cloisons, de s'épargner la dangereuse sottise des
mépris réciproques, de se mieux connaître et de
s'unir. Et il essaie de faire apparaître la noblesse,
la poésie de l'action :

— Penser est beau, agir aussi : plus difficile peut-
être, à cause de tous les intérêts hurlants qui se
dressent contre l'action nouvelle. Au lieu de vous
excommunier les uns les autres, aidez-vous, artis-
tes, penseur, agisseurs. Ce n'est pas trop d'une
poussée totale d'ensemble pour l'énorme effort de
la masse humaine à mouvoir.

* * *

On a beaucoup parlé de ses visites sur le front. A
leur sujet on a conté bien des anecdotes émouvan-
tes ou pittoresques. Mais on n'a pas pris le même
soin à nous dire quels sentiments conduisaient sans
cesse M. Clemenceau parmi nos soldats. M. Georges
Lecomte nous les fait comprendre :

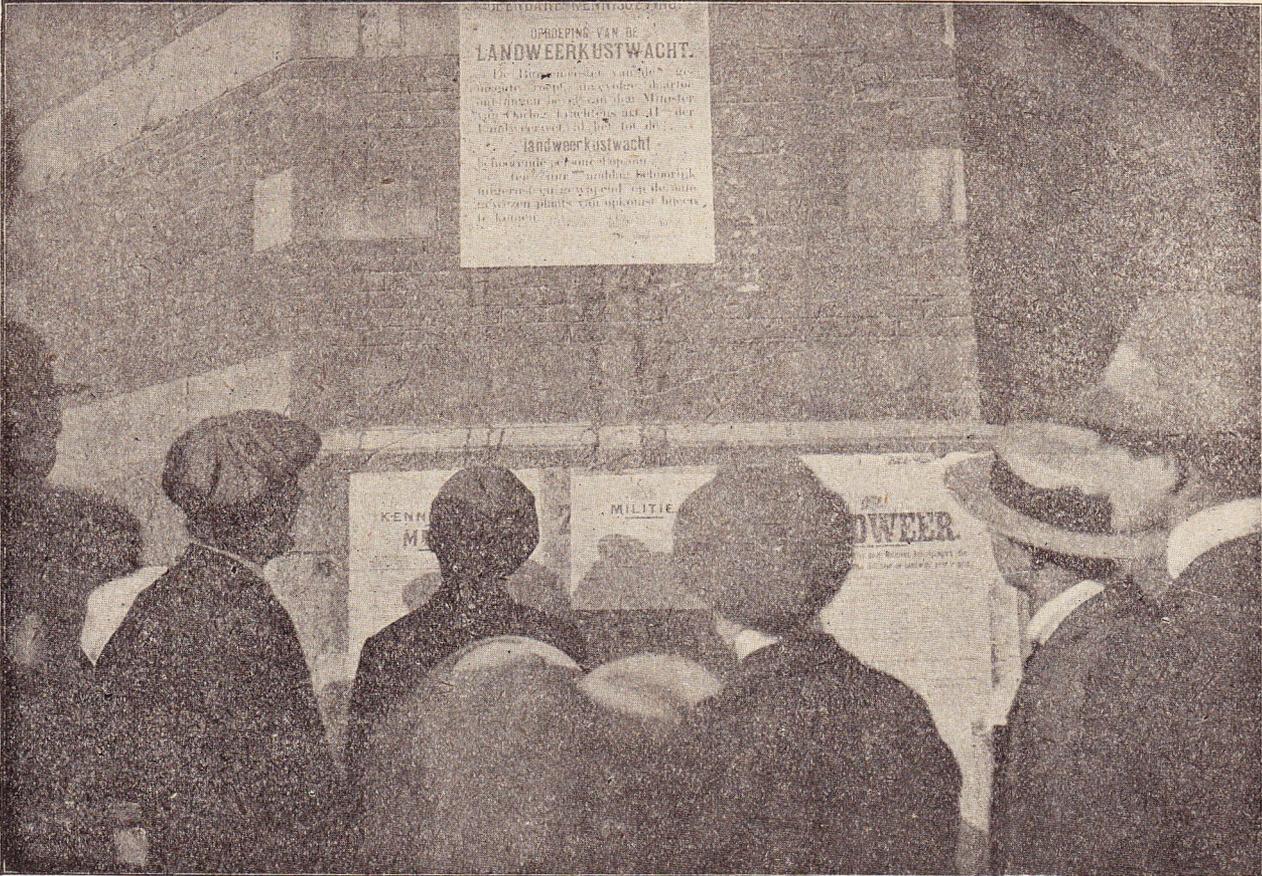
Il veut être le plus souvent possible au milieu des
troupes, causer simplement, cordialement, avec nos
soldats leur apporter dans les lignes mêmes le
cœur reconnaissant de la France et leur prouver,
par l'acte de sa présence tout près d'eux, dans la
zone battue par la mitraille, son affectueuse sollici-
tude.

Les reconforter? Non certes. Ils n'en ont pas be-
soin. Leur vaillance a toutes les énergies et toutes
les hardiesses. Il y a si longtemps que leur âme
stoïque connaît toutes les résignations!

Mais peut-être ne leur sera-t-il pas indifférent d'a-
percevoir, au coin d'une route balayée par les obus,
à quelque tournant de boyau, lorsqu'ils montent à
leur poste de combat, le glorieux vieillard impassible
dans le tintamare des rafales. Et comment sa
flamme rayonnante n'aviverait-elle pas leur flamme?

A des paroles, à des regards il sent que son ap-
parition parmi eux leur fait plaisir. Ayant une telle
certitude, il considère comme un devoir de ne pas
négliger ce moyen d'action pour la Patrie.

S'il se rend aux premières lignes, ce n'est pas
parce qu'il pense que ses visites y sont utiles.
C'est aussi parce que, aux prises avec de terribles



Proclamation au Landwehr à Berlin

difficultés, il trouve lui-même le plus exaltant réconfort dans cette atmosphère d'enthousiasme, de sacrifice, d'héroïsme.

... ..
 Comme il sait apparaître à nos soldats, avec une affabilité résolue, qui tout de suite rompt la glace, et leur parler avec une brusquerie toute cordiale !

La politesse de grand style dont s'accompagne toujours sa bonhomie primesautière n'est pas sans leur causer une surprise agréable. Il a une façon bien à lui de les aborder.

Croise-t-il une troupe en marche ou bien en rencontre-t-il une au repos que, la canne le long du bras, les deux mains dans les poches de son manteau, il la salue d'un clair :

— Bonjour, Messieurs !

Etonnement chez les soldats. La vie militaire ne comporte guère de telles appellations.

Chez Clemenceau nulle affectation. S'il emploie cette formule c'est qu'elle correspond à ses sentiments.

Il sait que dans les rangs de l'armée française se coudoient des hommes de toutes les catégories sociales, de toutes les professions, que les ouvriers de la pensée s'y alignent avec les ouvriers manuels, que les campagnards y voisinent avec les commerçants, les employés avec les avocats. Et, indistinctement, il est plein de respect pour ces citoyens-soldats qui endurent avec tant de résignation et de bravoure des souffrances si longues et d'incessants périls.

Il connaît leur vie, les charmants bonheurs, les douces habitudes dont elle est faite. Il se représente les travaux, les agréments, les plaisirs auxquels depuis quatre ans et demi les uns et les autres ont renoncé sans se plaindre. Il apprécie le dur sacrifice qu'ils font tous à la Patrie, l'homme des

champs nostalgique de ses labours et de ses bêtes, le citadin privé de ses élégances et de son confort, l'intellectuel désemparé loin de ses livres, l'homme de réalisation arraché à son négoce ou à son industrie.

Surtout il sait tout ce qu'ils ont accompli, ces grands soldats — les plus grands que la France ait eus — et tout ce que nous leur devons.

Il s'ingénie à rendre leur effort moins dur. Il ne cesse de veiller personnellement sur les conditions matérielles de leur héroïsme.

Mais cela ne lui suffit pas. Comme il les admire, comme il leur a voué la plus affectueuse reconnaissance, il cherche, en toute rencontre, à la leur faire sentir.

— Ils ont des droits sur nous ! juste idée que, dans un de ces raccourcis expressifs dont il a le secret, il a publiquement formulée comme un programme de gratitude. »

* * *

Le roi d'Angleterre envoya un télégramme à Poincaré.

Wilson donne lecture des conditions de l'armistice à une séance plénière du Congrès. « La guerre a pris fin; le but est atteint. Des mesures doivent être prises immédiatement pour ravitailler l'Allemagne au moyen du tonnage inutilisé des Empires centraux. La faim n'engendre pas des réformes, mais la folie. Il est vrai que l'instabilité du régime intérieur de l'Allemagne autorise des craintes; mais j'ai la conviction que les nations qui ont appris la discipline de la liberté sont maintenant sur le point de faire la conquête du monde par la seule force de l'exemple et du secours amical. Nous devons tenir la lumière d'un bras ferme jusqu'à ce que les peuples affranchis d'hier se retrouvent eux-